

EDITORIAL

Nous profitons de cette nouvelle livraison du *Bulletin*, la septième, pour vous adresser nos meilleurs voeux pour l'année qui vient.

Pour ce qui est de l'année qui s'est écoulée, force est de constater que nous n'avons pas pu nous mobiliser autour de l'intercongrès prévu à Bordeaux à l'automne 2018. La thématique « Histoire de la sociologie et retour sur le droit », pourtant validée lors de notre assemblée générale de juillet 2017, n'a pas suscité suffisamment de propositions et nous avons dû renoncer à l'organiser.

Tournons-nous vers l'année qui vient, d'abord marquée par notre rencontre lors du VIII^e congrès de l'Afs qui se tiendra du 27 au 30 août 2019 à Aix-en-Provence sur la thématique

choisie par le nouveau bureau « Classer, déclasser, reclasser ». Vous trouverez en page 2 de ce bulletin l'appel à communication pour les sessions de notre RT 49. La procédure de dépôt des propositions de communication passe cette fois par le site de l'AFS et devra être effectuée avant mi-février. Nous attendons vos contributions. A ce congrès, nous renouvellerons le bureau comme convenu.

Dans ce numéro, vous retrouverez nos rubriques habituelles. Susie Guth nous propose d'abord un compte rendu du colloque organisé à Strasbourg au mois de mai 2018 par le CR 11 « histoire de la sociologie » de l'AISLF (Strasbourg : un sociologie au cœur de l'Europe) où quelques-uns d'entre nous étions, malgré l'instabilité des campus à cette période. Quant à Antoine Savoye, il nous a livré une lecture de *Le Laboratoire des sciences sociales. Histoires d'enquêtes et revisites (2018)*.

Vient ensuite la transcription d'un entretien réalisé fin octobre par Matthieu Béra avec notre collègue québécois Marcel Fournier à l'occasion de son

passage en France pour recevoir le titre de docteur *honoris causa* de l'Université de Bordeaux.

Enfin, plusieurs collègues nous ont adressé des portraits de sociologues : celui du controversé Max Bonnafous par Jean Ferrette et celui de l'historien de la sociologie Philippe Besnard par Jean-Christophe Marcel.

Bonne lecture à tous.

Le bureau du RT 49

Jean-Paul, Matthieu, Patricia

SOMMAIRE

Editorial	1
Activités	2
Compte rendu	3
Lecture	4-5
Entretien	6-8
Portrait	9-10

Envoi des propositions
au bureau :

Compte rendu d'une demi-
page : 2 000 signes ; d'une
page : 4 000 signes.

Focus ou Portrait d'une page :
environ 4 000 signes



APPEL A COMMUNICATION

Comme en 2013 (Nantes), 2015 (Saint-Quentin) et 2017 (Amiens), le RT 49 sera présent au congrès biennuel de l'AFS qui se déroulera du 27 au 30 août 2019 à Aix-en-Provence. Le thème général de ce VIII^e congrès, « Classer, déclasser, reclasser », ouvre de nombreuses perspectives aux historiens de la sociologie, qu'ils soient spécialistes d'un auteur, d'une institution, d'une « école » ou bien d'une période. Les durkheimologues trouveront des textes et sujets susceptibles d'être commentés, retravaillés et réanimés. Les spécialistes de la sociologie allemande pourront faire de même tant ses illustres maîtres ont écrit sur les formes de classement et de catégorisations de la réalité sociale. Sans oublier les spécialistes de la sociologie de la seconde moitié du XX^e siècle, tant pour la sociologie empirique française qu'américaine qui

ont, elles aussi, analysé en classant, déclassant et reclassant leurs données de terrain et leurs catégories de pensée.

Catégoriser : Une première thématique permettra de s'interroger sur la catégorisation en tant qu'activité sociale ordinaire des individus et des groupes humains. Il existe sur ce point des auteurs classiques, des textes incontournables, voire des controverses historiques. Si Durkheim, par exemple, dans *Les Formes élémentaires de la vie religieuse* développe cette question, bien d'autres références méritent d'être mobilisées, qu'elles soient françaises ou étrangères, relevant du XIX^e ou XX^e siècle, tant la nécessité de donner sens à la réalité quotidienne est essentielle pour les individus et les institutions.

Classer : Catégoriser c'est aussi classer, ordonner, légitimer voire dominer. Cette thématique questionnera les catégorisations à l'œuvre en histoire de la sociologie, mais aussi leur hiérarchisation. On pourra revenir sur les définitions de la sociologie, les « écoles », les auteurs, les méthodes ou les concepts qui ont su s'imposer ou faire consensus (ou pas) en sociologie ; interroger l'historiographie qui fait souvent la part belle à telle ou telle catégorie de sociologues, de courants, de concepts, de méthodes ou de traditions ; revisiter les motifs de leur position centrale ou périphérique, les raisons de leur succès ou de leur échec, sachant qu'ils connaissent des processus de classement, déclassement ou reclassement.

Gouverner : Pour gérer les affaires publiques, les Etats se sont dotés d'institutions productrices de catégories et de classements. L'INSEE par exemple, produit des classifications pour décrire, compter et comparer puis fait usage de connaissances et de compétences sociologiques. Aussi, cette troisième thématique proposera un retour sur l'activité de certaines de ces institutions d'aide à la « gouvernance sociale », qu'elles soient publiques ou privées, administratives ou scientifiques, bien connues ou au contraire à décou-

VIII^e Congrès de l'AFS CLASSER, DECLASSER, RECLASSER

vrir, en réponse à une commande d'Etat ou comme émanation d'une demande citoyenne. Des institutions qui ne manquent pas, avec leur personnel, d'être elles-mêmes évaluées, c'est-à-dire classées, déclassées puis reclassées par le biais d'indicateurs bibliométriques.

Travailler : Enfin, le sociologue en général, comme l'historien de la sociologie en particulier, classe et catégorise la réalité sociale et son objet de recherche afin d'en proposer une intelligibilité pertinente et communicable. Cette quatrième thématique interrogera d'une part la valeur épistémologique et scientifique des catégorisations sociologiques classiques (revenir, par exemple, sur la démarche de Max Weber qui usa volontiers des typologies et de la méthode idéaltypique) ; revenir, d'autre part, sur le travail intellectuel qui est souvent une affaire de classement : fiches, comptes rendus de lectures, établissement de dossiers, construction et dépouillement d'archives, etc.

Procédure de dépôt des propositions de communications :

Attention, le bureau de l'AFS souhaite que les propositions de communication soient directement déposées sur le site de l'AFS avant la mi-février 2019. Le caractère inédit et novateur des propositions sera valorisé. L'histoire est ancienne par nature, mais l'histoire de la sociologie se doit d'être toujours renouvelée pour rester vivante. Le programme des sessions du RT 49 sera arrêté fin mai de manière à ce que chacun puisse prendre ses réservations dès le mois de juin.

Assemblée générale du RT 49 :

Une session sera consacrée à l'AG du réseau qui souhaite, comme convenu à Amiens, renouveler son bureau. Des volontaires pour animer le réseau et s'occuper du *Bulletin* sont donc sollicités et devront manifester leur candidature.

27/30 août
2019



COMPTE RENDU

Ce fut une mise en œuvre laborieuse : si l'Université de Strasbourg était en grève, nous avons choisi de maintenir le Colloque. Les étudiants ne furent pas au rendez-vous, ce fut donc un Colloque entre collègues venus de France, mais aussi d'Allemagne et d'Italie.

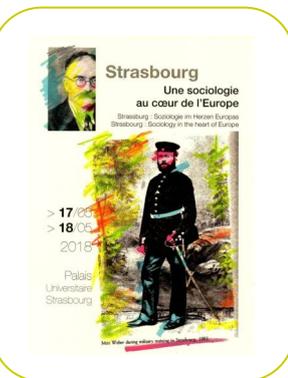
Nous avons été pleinement satisfaits de nos échanges. Le programme portait d'une part sur l'université allemande de Strasbourg *Kaiser Willhems Universität*, et d'autre part sur l'Université française de l'entre-deux-guerre et celle de l'après-guerre. On peut distinguer deux centres d'intérêt majeurs : l'un autour de Max Weber et l'autre autour de Maurice Halbwachs. Mais grâce à Antoine Savoye nous avons aussi découvert un précurseur de la sociologie en la personne de Charles Grad (1842-1890) : un savant polyvalent dont l'œuvre rappelle que la genèse de la sociologie a pu emprunter d'autres chemins que ceux de la philosophie. Celui d'une pluridisciplinarité où la science sociale se nourrit de savoirs connexes.

Max Weber



Weber

Weber fut soldat à Strasbourg. Ce fut l'occasion, à partir de sa correspondance avec ses parents de rechercher les prémises de certaines de ses prises de position scientifiques. Ainsi, la *Wertfreiheit* évoquée par Roland Pfefferkorn fut probablement liée aux préoccupations de son oncle historien Hermann Baumgarten, comme Karen Denni, historienne elle aussi, le suggère. Weber père n'est pas étranger à la construction de la Kaiser Wilhelm Universität, en tant qu'homme politique il est impliqué dans la mise en valeur de la Prusse polonaise, ce qui explique les travaux du fils sur ce sujet. Georg Simmel, contemporain et ami de la famille Weber fit l'objet d'un commentaire sur l'idée européenne telle qu'elle s'exprime dans ses œuvres et dans ses choix littéraires et artistiques. Pour Simmel, l'Europe est une idée, même lorsqu'il y a un conflit armé. Nicolas Sembel évoqua à son tour les rapports de Marcel Mauss et Emile Durkheim avec l'Europe.



Grad

Strasbourg : une sociologie au cœur de l'Europe

Maurice Halbwachs

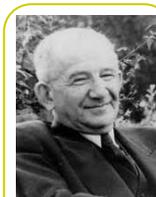
Halbwachs a donné lieu à de nombreuses communications, tant sur son œuvre que sur son séjour strasbourgeois. Teresa Grande et Lorenzo Migliorati rapportèrent le point de vue de Halbwachs sur le *Traité de Sociologie* de Vilfredo Pareto. Ce n'est que récemment que le sociologue français a été traduit en italien en mettant à l'honneur ses travaux sur la mémoire. Baudry Roquin a comparé la carrière provinciale de Halbwachs avec celle de Georges Gurvitch. Françoise Olivier Utard, historienne, a précisé les collaborations des sociologues avec les collègues historiens qui fondèrent la Revue *Les Annales*. Nader Vahabi a montré l'intérêt des travaux de Halbwachs dans l'étude des migrations. Gilles Montigny a mentionné les premières leçons sur les classes sociales. Toute autre fut la communication de Christian de Montlibert qui questionna l'appellation de *résistante* pour l'Université de Strasbourg et s'interrogea sur les raisons sociologiques de cette qualification. Il proposa plusieurs hypothèses pour expliquer le noyau de résistance dans cette Université.



Halbwachs

Georges Gurvitch et après

L'après-guerre fut moins évoquée, mais elle donna lieu à l'examen de la carrière parisienne de Georges Gurvitch par Patricia Vannier qui qualifia le professeur en Sorbonne d'hyperactif. Alexis Tobangui et Gaëlle Weiss évoquèrent les débuts de l'enseignement de l'ethnologie à Strasbourg et



Gurvitch



Erny

l'acquisition de la Collection d'objets ethnologiques de Lebaudy-Griaule. Alexis Tobangui retraça des éléments de la carrière de Pierre Erny et évoqua la création d'une nouvelle discipline, celle de l'étude de l'enfant africain. On oublie souvent que les premiers sociologues en France lors de la création de la licence de sociologie ont été des ethnologues de terrain.

On peut noter au fil des Colloques de l'AISLF et de l'AFS un approfondissement de la connaissance de la carrière et des œuvres des sociologues français. Avec des références croisées aux collaborateurs de ces deux associations savantes, le Colloque de Strasbourg n'a pas dérogé en cela.

Suzie Guth

Université de Strasbourg



Le Laboratoire des sciences sociales

Les intentions de cet ouvrage collectif, issu d'un séminaire, sont annoncées par les directeurs dans une incisive et copieuse introduction d'une trentaine de pages. Disons dès maintenant que, pour Laferté, Pasquali et Renahy (LPR), il s'agit de promouvoir une histoire des sciences sociales à rebours de celle « réduite à quelques 'grands hommes' ou 'écoles' » (p. 8) inopérante dans la défense des sciences sociales aujourd'hui attaquées « de plus en plus frontalement » (*ibid.*). La justification des sciences sociales doit, selon eux, partir de l'examen des pratiques concrètes par lesquelles elles se

révèlent « à la fois si fécondes et si offensives ». C'est notamment par un retour réflexif sur les pratiques d'enquête qu'on démontrera qu'elles ne sont pas les « fausses sciences » si souvent dénoncées.

L'ouvrage propose donc six études de cas portant sur des enquêtes réalisées entre les années 1950 et les années 1980 qui ressortissent de trois champs disciplinaires : la sociologie, la démographie et l'anthropologie. Les enquêtes revisitées dont la direction a été assurée par

des personnalités très diverses concernent des domaines variés : la ruralité (Zonabend), le couple (Bozon et Héran), le travail industriel ou de bureau (Touraine et Reynaud, Crozier, Naville, Zonabend), les Kanaks (Bensa et Rivierre), la délinquance juvénile en banlieue parisienne (Chamboredon et Lemaire).

Deux de ces cas sont exposés par des chercheurs qui en furent directement partie prenante (F. Zonabend, M. Bozon). Ils composent la partie « Ego-histoires d'archives » de l'ouvrage. Puis vient « Jeux d'échelles et histoire

d'enquêtes » consacrée à des enquêtes en milieu de travail étudiées par G. Rot et F. Vatin, et L. Pitti. Enfin, « Deux revisites à la loupe » regroupe une enquête anthropologique et une enquête sur la jeunesse revisitées respectivement par B. Trépiéd et P. Pasquali. La lecture de l'ensemble est instructive et aisée, souvent passionnante pour ceux qui aiment à descendre du ciel de l'histoire des idées afin d'explorer le terre-à-terre de la recherche, révélateur des enjeux scientifiques et sociaux des sciences sociales. Celles-ci sont, en effet, trop souvent enclines à recouvrir l'ordre de la recherche par le voile pudique de l'ordre de l'exposé. L'analyse minutieuse de l'enquête restitue cet ordre de la recherche dissimulé par la rationalisation d'après-coup de l'ordre de l'exposé. Elle débusque les commandes et les demandes sociales, et leur tension, cachées derrière l'énoncé à froid des résultats de la recherche.

Sans qu'il soit possible de développer ici le mérite respectif de chaque contribution, on soulignera leur effet de connaissance. Chacune des auteur-es, ouvre la « boîte noire » d'une enquête, en analyse les conditions de possibilité et la portée. Au delà des situations particulières étudiées se dessine un peu mieux le panorama historique des sciences sociales contemporaines. On regrettera seulement qu'il s'esquisse dans le désordre au gré des intérêts de chacun. L'heure d'un point d'étape où se trouveraient réunis tous ceux et celles qui y contribuent paraît venue. Qu'est-ce qui a été fait à ce jour ? Qu'est-ce qui a été négligé ? Qu'est-ce qui doit être entrepris prioritairement ? Les réponses à ces questions permettraient de bâtir un programme commun minimal (PCM) qui serait sinon une « ardente obligation » du moins une boussole pour les années à venir d'une histoire des sciences sociales qui se recentrerait sur le contemporain.

Revenons, pour terminer, sur le débat historiographique relatif à l'histoire des enquêtes qu'ouvre le trio de directeurs (LPR) dans leur introduction. Voici leur thèse. Dans les enquêtes qu'ils qualifient de « laboratoires des sciences sociales », LPR voient le moment par excellence où exercer la réflexivité dont Pierre Bourdieu (2001) a fait un impératif scientifique. Une réflexivité qui ne doit pas se

RAISONS D'AGIR
COURS & TRAVAUX

Sous la direction de

Gilles Laferté, Paul Pasquali
& Nicolas Renahy

Le laboratoire des sciences sociales

Histoires d'enquêtes et revisites



Gilles Laferté, Paul Pasquali et Nicolas Renahy (dir.), *Le Laboratoire des sciences sociales. Histoires d'enquêtes et revisites*, collection « Cours et travaux », Paris, Raisons d'agir, 2018, 290 pages.



borner au présent de la vie du dit laboratoire (façon Latour), à son « hic et nunc » (p. 12). Elle a nécessairement une dimension diachronique et doit se faire « réflexivité historienne ». Dès lors, se demandent-ils, relève-t-elle de l'histoire des sciences sociales et, à ce titre, être abandonnée à ses « spécialistes attirés » (p. 15) ? Non ! Elle peut être le fait de chacun qui pratique l'enquête (anthropologue, sociologue, démographe, etc.) conformément à l'affirmation de Bourdieu (1995) : « **L'histoire sociale des sciences sociales n'est pas une spécialité parmi d'autres. Elle est l'instrument privilégié de la réflexivité critique, condition impérative de la lucidité collective et aussi individuelle** » (cité p. 15). Même si, comme le reconnaissent LPR, « faire des histoires d'enquête sans en devenir un spécialiste n'a rien d'évident » (p. 17), leur objectif est « de disséminer le plus largement possible la réflexivité historienne, entendue comme une *pratique ordinaire* et non comme une sous-branche de l'histoire des sciences sociales » (p. 18).

Pour autant, il ne s'agit pas de se passer des « spécialistes » dont les travaux offrent des ressources aux « non spécialistes ». Mais ces derniers, par leur « posture non légitimiste » assumée (p. 31), interrogent les allant-de-soi de l'histoire des sciences sociales établie. Trois évidences sont ainsi questionnées. Pre-

mièrement, pourquoi toujours privilégier l'étude des auteurs connus, voire célèbres ? Ne peut-on élargir le domaine à des seconds couteaux, voire à « des auteurs réputés 'maudits' » ou bien à des auteurs encore vivants ? Deuxièmement, pourquoi toujours repousser la borne temporelle à partir de laquelle

l'étude historique paraît pertinente ? Les recherches sur les « ancêtres » ne devraient-elles pas laisser un peu de place à celles portant sur « nos prédécesseurs immédiats » ? Enfin, pourquoi toujours se dérober à la mise en relation du passé et du présent ? Autrement dit, pourquoi s'abstenir de rendre opératoire le postulat cher aux historiens professionnels selon lequel le passé éclaire le présent (et réciproquement) ? Par exemple, que dit, pour aujourd'hui, l'exploration des arcanes de la sociologie de Weber ou de Durkheim ? Ou bien la restitution des engagements pratiques de Le Play ? Par crainte de ces péchés mortels que sont le présentisme et l'anachronisme, l'histoire des sciences sociales se garde bien de s'engager dans cette voie périlleuse. LPR sont eux prêts à prendre ce risque pour l'histoire des enquêtes. Ils s'appuient sur Burawoy (2003) qui a théorisé l'intérêt de la « revisite » (déclinée sous quatre formes) pour l'ethnographie contemporaine, une ethnographie désormais qualifiée de réflexive. Ils proclament qu'à l'instar de Burawoy, tout praticien de l'enquête en sciences sociales peut se faire historien et élever ainsi la qualité de sa recherche.

Cette thèse, jetée comme une pierre dans le jardin des « spécialistes », appelle une réponse qui institue un dialogue. Qui en aura la volonté en ces temps cryptiques et de chacun-

pour-soi où, derrière le faux-semblant des réseaux sociaux, seules les chapelles survivent ? Après nuit debout, les assises de la sociologie ? A suivre.

On l'aura compris *Le Laboratoire des sciences sociales. Histoires d'enquêtes et revisites* est un ouvrage précieux pour ce qu'il nous apprend d'un pan du passé récent des sciences sociales et pour les questions qu'il pose aux supposés « spécialistes ». Evidemment, ces derniers sont plus une figure de rhétorique créée pour les besoins de la démonstration qu'une réalité tangible. Néanmoins, appartenant au RT 49 et au collectif des *Etudes sociales* nommé dans l'ouvrage, je veux bien endosser le costume et me sentir visé. Alors touché/coulé par l'interpellation de LPR ? En tous cas tiré de la douce torpeur dans laquelle vous plonge le déchiffrement sans fin des grimoires, loin des passions contemporaines et des « raisons d'agir ».

Antoine Savoye

Gilles LAFERTÉ, Paul PASQUALI & Nicolas RENAHY (dir.)
Le laboratoire des sciences sociales
 Histoires d'enquêtes et revisites
 Parution : septembre 2018
 376 p., 20 euros
 ISBN : 978-2-912107-96-1

Entre les années 1950 et 1980, de grandes enquêtes en sciences sociales ont été réalisées en France. Elles ont marqué la sociologie, comme l'anthropologie et l'histoire et, au-delà, ont touché un large public en faisant découvrir une image nouvelle de la société française, des tensions et des bouleversements qui la traversent. Ce livre, pour une part écrit par les protagonistes de ces enquêtes eux-mêmes, revient à la fois sur la manière dont elles ont été fabriquées et sur les effets qu'elles ont produits dans les sciences sociales. Il raconte comment elles se sont déroulées, dans quels contextes et avec quels moyens, comment elles ont été accueillies, les obstacles qu'elles ont rencontrés, les manières de faire qu'il a fallu déployer. Il montre le travail de recherche comme une pratique collective qui consiste en une élaboration lente et patiente d'hypothèses, de méthodes et de résultats selon un style intellectuel et des définitions du métier qui s'inventent sur le terrain.

Ce livre propose une histoire des sciences sociales capable d'éclairer le présent et de cerner des invariants historiques ou culturels dans les modes d'organisation, d'argumentation ou de légitimation de la recherche. Sans céder au prophétisme, il apporte des réponses à la question si essentielle de l'objectivité et de la preuve en sciences sociales. En prenant pour objet central non pas des « grands hommes », des théories ou des « écoles », mais des enquêtes, connues ou moins connues, cette histoire sociale des sciences sociales se veut particulièrement attentive aux conditions, aux opérations et aux divisions concrètes du travail scientifique.



Marcel FOURNIER

(Auto)portrait d'un amateur de portraits

Origines sociales et études

Né en 45 au sein d'une famille bourgeoise régionale du centre du Québec, d'un père fils d'entrepreneur lui-même industriel dans le domaine de la chaussure, un secteur en déclin, il fit des études classiques dans une institution privée.

« A la fin de mes études mon père a dû fermer son entreprise familiale et souhaitait qu'on s'oriente vers les professions libérales. Il souhaitait que je devienne avocat ; il aurait lui-même aimé être député. Quand je lui ai annoncé que j'allais en sociologie et pas en droit... [heureusement] j'avais un oncle curé, un peu l'intellectuel de la famille, qui croyait en cette discipline, la sociologie. « C'était un bon choix. Y'avait une carrière ! ».

Je suis allé faire mes études de sociologie à l'Université de Montréal parce qu'il y avait des professeurs dont je connaissais les travaux, dont Marcel Rioux qui deviendra mon Directeur de mémoire de maîtrise. Il était plus anthropologue que sociologue, il était venu étudier en France. Il était avec son beau-père, anthropologue et était venu à Paris suivre les cours de Mauss en 1905.

Mon mémoire de maîtrise portait sur les militants communistes francophones en 1920/1950. J'avais découvert le journal du mouvement. J'avais fait des entrevues avec des militants. J'avais un intérêt pour les années 1920, historique. **Je faisais des portraits d'intellectuels** en science, sciences sociales, domaine des arts. J'ai fait [ensuite] mes études de doctorat à Paris sous la direction de Pierre Bourdieu avec une thèse sur le système universitaire québécois, avec une perspective aussi historique, des années 60 aux années 70. J'ai présenté ma thèse à l'école pratique en 1974 [qui deviendra l'EHESS].

Mauss

En retournant à Montréal, j'ai été engagé d'abord en science de l'éduca-

tion et je donnais des cours d'introduction à la sociologie québécoise, avec une dimension historique. On m'a aussi demandé de faire le cours sur Durkheim et l'école française de sociologie dès les années 75. Je voulais lier cet enseignement à des activités de recherche. Sur Durkheim, beaucoup de choses avaient été dites, je me suis dit : je vais faire quelque chose sur Mauss, qui m'intéressait aussi plus comme personnage, chercheur.

Venant à Paris, Philippe Besnard m'informait que Pierre Mauss et la famille avaient déposé les archives familiales, Hubert-Mauss au Collège de France. J'essayais d'y avoir accès, c'était compliqué.

J'ai décidé de faire intervenir Bourdieu qui avait été élu au Collège de France.

« **Faire quelque chose sur l'histoire des auteurs, au lieu de faire de la recherche empiriste, c'est de la nécrophagie !** »
(P. Bourdieu)

Marcel Fournier

Marcel Mauss



Fayard

1994

Marcel Mauss

Écrits politiques

Textes réunis et présentés par Marcel Fournier



Fayard

1997

Émile Durkheim



Lettres à Marcel Mauss

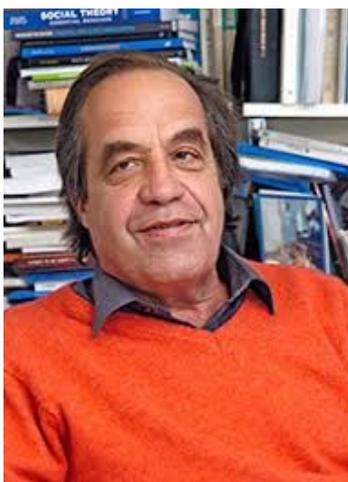
Présentées par Philippe Besnard et Marcel Fournier

puF Sociologies

1998

Merci à Marcel Fournier d'avoir bien voulu répondre à mes questions. Notre entretien a été réalisé fin octobre à Paris, il a duré une petite quarantaine de minutes. Je l'ai retranscrit le plus fidèlement possible. Tous les intertitres thématiques sont de moi et traduisent, autant qu'ils le peuvent, les questions soulevées. Les passages entre crochets servent à mettre du lien dès que nécessaire ; ils n'ont pas été dits stricto sensu.

M. Béra



Il m'avait taquiné. (rire) Quand il a vu l'ouvrage, il était content. Il m'a dit qu'il ferait la préface quand il serait publié en anglais, je ne sais pas pourquoi [il ne l'a pas fait]. Je voyais aussi Maurice Agulhon. J'avais droit de faire des photocopies, de prendre des notes, en faisant l'inventaire du fonds [Mauss]. Ce fut un travail considérable. J'avais aussi une assistante qui se rendait aux archives pour les textes politiques de Mauss, et qui a travaillé dans certaines archives. Une Américaine. Des documents sur les mariages, dans les mairies, parce que je n'avais pas le temps de faire tout ce travail moi-même. Heureusement, j'étais subventionné. Donc c'était mon premier travail qui a donné lieu à l'ouvrage paru chez

Fayard en 1994, qui devait paraître au Seuil. Je connaissais bien Olivier Bétourné qui avait dû passer chez Fayard. Il y a eu une très bonne réception : pages dans *Libération*, *Le Monde*. Peut-être les collègues français ont plus de difficulté avec Durkheim (rires).

Mauss, encore...

Et donc il y a eu par la suite l'édition des correspondances (1998) avec Philippe Besnard. Bourdieu ne voulait pas que ce soit aux PUF (à cause de Boudon) et voulait que ce soit publié au Collège de France. Mais pas dans la collection « Sociologie » de Boudon. Mais il fallait le mettre dans la collection « Sociologie », sinon personne n'aurait su [que c'était un ouvrage de sociologie] ; il fallait donner une visibilité à cette correspondance. Et ensuite [en fait : un an avant] j'ai édité les *Ecrits politiques* de Mauss. Cette période était passionnante, avec l'ensemble des textes politiques (1997, Fayard). C'est trois ouvrages, quand même ! Je dis toujours que j'ai l'impression d'avoir donné le meilleur de moi-même après ça [1994, 1997, 1998]. (Rires).

Après Mauss, Hubert ?

Une fois que j'avais terminé ça, ce qui m'aurait intéressé peut-être c'est de faire quelque chose sur Hubert, je trouvais fascinant le personnage... l'éditeur, [Olivier] Bétourné, m'a dit

« personne ne connaît Hubert » et son œuvre n'est pas si immense. Y'avait eu le projet avec Besnard et Karady de faire l'édition des textes de Hubert. Mais Hubert tel, je ne trouvais pas preneur. Mais j'étais fasciné par le personnage, plus artiste. Il faisait de la peinture. J'avais été chez Gérard Hubert, qui avait gardé des dessins de Hubert, qu'il avait faits à l'ENS, des dessins de ses professeurs. Il faisait de la gouache, plus peintre amateur, des paysages. La famille les a gardés. Ce n'est pas dans le fonds. A moins que le fils de Gérard les ait versés.

Après Mauss : Durkheim !

L'éditeur m'a dit : « si tu connais tout sur Durkheim, tu devrais faire quelque chose sur Durkheim, sinon quelqu'un d'autre le fera ». Je me suis dit pourquoi pas ? C'est plus long, plus

compliqué que je le pensais parce que Durkheim a plus de publications. J'étais un peu obligé de tenir compte des débats sur l'œuvre après sa mort et pas seulement de son vivant. La question était : comment est-ce que tu peux interpellier tes collègues actuels avec une biographie collective, intellectuelle, sur Durkheim ? Y'a deux clans autour des études durkheimiennes : l'une qui est plus historienne de la sociologie, l'autre cherche à actualiser la pensée de Durkheim et Mauss, en fonction des débats actuels. Par exemple Mestrovic fait une lecture schopenhauerienne de Durkheim, et post-moderne. Ou au Québec, Pradès étudie le sacré aujourd'hui. Ou Alain Caillé avec son paradigme du don, et l'ouvrage de

Camille Tarot. On essaie de donner du nouveau sens à ces auteurs en fonction du contexte actuel, ça maintient vivante leur pensée ; mais en même temps, ça les trahit un peu. J'ai toujours refusé ce hors contexte, cette actualisation, en fonction de ton propre agenda théorique. Ce qui n'empêche pas les *Durkheimian Studies*... Besnard était toujours nerveux par rapport à ça, ce qui se fait actuellement est trop dans le style d'Anne Rawls, cette épistémologie à partir du pragmatisme...

J'étais comme Besnard, sorte de « père fouettard » de la sociologie durkheimienne...

(M. Fournier)

Théorie de la biographie

[l'idée d'une biographie, ce n'est pas très Français]. C'est un genre. Travailler en histoire de la sociologie, si c'est indispensable dans l'enseignement, on le valorise. [Ce n'est pas le cas dans la recherche]. La biographie est un genre en science sociale aux Etats-Unis plus valorisé qu'en



Hubert



Hubert & Mauss

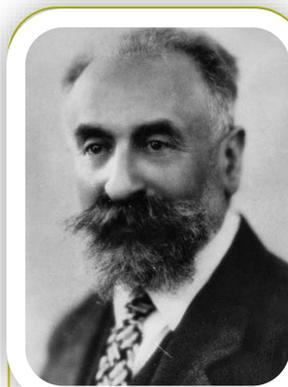
France. Mon idée c'était de vulgariser. Comme l'ouvrage que j'avais fait sur les intellectuels québécois, **la formule des portraits**. J'aimais bien cette formule. Raconter... Le souci est toujours entre la littérature et la science. Avec le rêve d'être toujours romancier, écrivain (rires).

Le problème : la formation théorique que j'avais était quand même la formation de Bourdieu, en termes de champs. Et faire une étude de champ sur l'état x du temps, c'est relativement difficile, mais c'est possible. Le faire sur une longue période, c'est plus compliqué. Parce que le champ bouge. Sur l'ensemble des institutions, l'enseignement, le Collège de France, la Sorbonne, qui est là, qui est ailleurs, en terme de positionnement... Sur le Mauss, il

ne fallait pas trop mettre le jargon [bourdieusien]. « Champ intellectuel », oui, universitaire, si nécessaire, mais « habitus »... plutôt « disposition, éducation ». Je ne voulais pas avoir trop de jargon proprement sociologique, alors qu'il [l'éditeur Bétourné] était proche de Bourdieu. Je remercie Bourdieu [dans la biographie de 2007]. Je regrette un petit peu : j'aurais pu faire plus bourdieusien. Y'a quand même une inspiration ! Sauf qu'en termes de biographie, c'est plus compliqué de faire apparaître l'ensemble des données institutionnelles du début à la fin. C'est la même chose pour Durkheim : qui étaient ses amis, ses collègues, à Bordeaux, à Paris, à l'Ecole Pratique... mais idéalement, j'aurais dû avoir un appareillage de données plus large et plus systématique sur chacune des institutions. Charles Soulié fait un peu ça dans un article sur la Faculté de Vincennes ; c'est possible. Mais sur une période plus longue, c'est un appareillage plus compliqué.

Travail d'archives

Le *Durkheim* avait quand même nécessité un travail en archives. Je suis allé aux Archives nationales pour les dossiers de Durkheim, à la Sorbonne, en 1902, nouvelle Sorbonne, à Bordeaux aux Consistoires à Paris, à Bordeaux et aux Archives Départementales où étaient déposés les dossiers des



Mauss

Marcel FOURNIER

(Auto)portrait d'un amateur de portraits (suite)



professeurs. J'avais vu les dossiers des étudiants dans des boîtes qui n'avaient pas encore été inventoriées. Ça m'a permis d'avoir Mauss, [Albert] Léon... Seulement, je ne suis pas allé dans le détail à ce moment-là. Pour Durkheim, y'avait beaucoup de choses qui avaient été découvertes. Entre autre le cours de Sens [1884], des correspondances...

Questions de débats et de réception

[Il y a] des débats autour de ces auteurs là, au moment où ils sont publiés. Les livres, *L'Année*, en France, en Angleterre, aux Etats-Unis. J'avais trouvé une chose : *l'American Journal of sociology* : « la France, la country of sociology », la patrie de la sociologie. Dans un compte rendu. J'aurais ajouté : « la capitale de la sociologie à l'époque, c'était Bordeaux ! Bordeaux, la patrie de la sociologie » (rire).

L'édition anglaise de 2011

Depuis la traduction en anglais (2011), y'a des choses auxquelles j'ai eu accès, le traducteur était aussi celui de Foucault, excellent ; il est mort à la tâche. Je ne pense pas que je l'ai tué ! On a corrigé des erreurs dans le premier, et on l'a raccourci. Y'a des choses qui avaient été ajoutées, qui n'étaient pas dans l'autre. Des informations sur le mariage religieux à la grande Synagogue de la rue de la Victoire.

Durkheim et ses étudiants

Sur Durkheim, tout a été dé-

couvert ou presque... sauf sur ses étudiants (rires). Qu'est-ce qu'on peut dire sur les étudiants eux-mêmes ? ça serait intéressant de faire une analyse sociologique de ces étudiants : que sont-ils devenus ? Le fait d'avoir étudié avec Durkheim, c'est un capital scolaire, culturel, qu'est-ce qu'ils en ont fait ? Devenir le gendre de Durkheim - c'était le projet de Davy. S'intéresser aux stratégies scolaires, professionnelles et maritales des étudiants !

Projets

J'aurais voulu faire un ouvrage sur Mauss aux Etats-Unis, en 1926. Je voulais chercher les traces, dans chacune des institutions [qu'il a visitées]. J'ai fait une ethnographie de chacun des départements de sociologie. Y'aurait peut-être plus à faire d'articles, maintenant, que d'ouvrage... J'avais la liste des chercheurs américains qu'il devait voir. Boas, Mayo, une dizaine [un peu comme le livre de Topalov sur le voyage en Amérique de Halbwachs] sauf que j'ai moins de correspondance.

A paraître : la MSH, l'histoire d'une institution

Ces dernières années, j'étais mobilisé par mes recherches sur la MSH [Maison des Sciences de l'Homme] de Paris, fondée en 1963 qui a fêté le cinquantenaire en 2013. Les responsables de la fondation m'ont demandé si j'acceptais de faire une his-

toire sur la période d'avant. Le projet date d'avant les années 1950. L'ouvrage est terminé, sauf que l'édition prend un certain temps depuis deux ans. Ça devrait paraître à l'automne [2018]. Comment faire parler une institution ? Ça parle moins. Je la fais parler par l'intermédiaire des acteurs. L'idée c'est de donner une place aux acteurs. **Donc j'y reviens quand même : je fais des mini biographies, des portraits.** Y'a un ensemble de personnages passionnants.

Les périodes de fondation sont souvent les périodes les plus fascinantes.

(M. Fournier)

Après ça s'institutionnalise, ça ronronne, et ça se met à tourner comme une machine. Y'a des rapports, de plus en plus épais chaque année. C'est le processus d'institutionnalisation. Y'a des périodes qui sont plus fascinantes, période de création, de mise en place, avec des personnages plus atypiques quand l'institution est plus marginale. Et j'ai aussi une préoccupation pour les différentes disciplines et entre autre la sociologie. Je me suis basé aussi sur un travail d'archives, historien, tout en gardant ce qui est sociologique, avec un intérêt pour les archives.

Octobre 2018, Paris. Entretien réalisé par Matthieu Béra

Marcel Fournier
Émile Durkheim
(1858-1917)

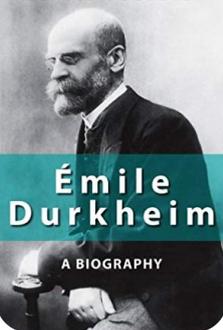


hcb

fayard

2007

Marcel Fournier



2011

PORTRAIT

Max BONNAFOUS (1900-1975)

Sociologue ?

Quel destin étrange qu'un sociologue durkheimien, engagé dans le socialisme, ait effectué l'essentiel de sa carrière politique au service d'un gouvernement collaborationniste ! Car durkheimien, il l'était effectivement, adoubé pour poursuivre l'œuvre du maître par l'un de ses disciples et non des moindres : Célestin Bouglé.

Né en 1900, il est de la khâgne d'Henri-IV. Il entre à l'Ecole Normale en 1920, l'année où son condisciple Marcel Déat obtient son agrégation de philosophie. Entre l'aîné et le puîné, il y eut une influence durable. Il est alors un étudiant sans doute un peu plus engagé que les autres dans le camp socialiste. Il enseigne ensuite la philosophie durant cinq ans au lycée de Galata-Sarai, en Turquie. En 1930, il succède, dans des circonstances qui restent à découvrir, à Gaston Richard à la chaire de sociologie de Bordeaux, créée pour Durkheim. Il conserve ce poste jusqu'en 1940, bien qu'il n'ait jamais rédigé de thèse.

Après les émeutes du 6 février 1934, il suit durant neuf mois son mentor bordelais Adrien Marquet dans un « gouvernement d'Union nationale » dirigé par Gaston Doumergue. Le 16 juin 1940, alors qu'il n'est toujours pas démobilisé et qu'il émarge toujours à la Faculté de Bordeaux, il devient directeur de cabinet de Ludovic-Oscar Frossard (ancien communiste revenu à la SFIO, puis fondateur de L'Union socialiste républicaine) à la production industrielle. Dès le 12 août il est nommé à l'Intérieur, retrouvant Marquet. En septembre, il est à nouveau déplacé, en Algérie cette fois, où il devient Préfet. A partir de 1941, il occupe les mêmes fonctions à Marseille. Le 22 juillet 1942, il rentre dans le « régime de Vichy » (on ne peut plus parler alors de gouvernement) dirigé par Pierre Laval en tant que Secrétaire

d'Etat à l'Agriculture et au ravitaillement. Il deviendra ministre en septembre 1942 et ne quittera le gouvernement qu'en janvier 1944. A ce moment là, les jeux semblent faits. La presse collaborationniste raille ce rat qui quitte le navire. En 1945, il sera jugé pour Haute-Trahison, puis bénéficiera d'un non-lieu en 1948. Il est réintégré dans ses droits en 1958 par arrêt du Conseil d'Etat.

Ce parcours pour le moins surprenant mérite des éclaircissements. Plusieurs questions se posent : fut-il sociologue, voire durkheimien ? Fut-il socialiste, et dans ce cas qu'est-ce qui peut venir justifier de tels engagements dans des gouvernements de droite puis collaborationniste, sans que cela revête à ses yeux un reniement, mais plutôt une continuité ? Enfin, dans quelle mesure peut-il justifier de son implication politique par sa formation de sociologue ?

Un sociologue durkheimien ?

En 1925, il compte parmi les jeunes qui sont sollicités pour participer à la deuxième série de *L'Année sociologique*. Dès sa nomination à Bordeaux, chaudement recommandé par Bouglé, il porte les espoirs d'un courant amoindri par la disparition de ses disciples durant la Grande Guerre. Rappelons qu'il eut pour mentor Déat, repéré par Lucien Herr puis Bouglé, qui lui confia la rédaction du *Guide de l'étudiant en sociologie*. Ceci dit, son œuvre sociologique reste étriquée. On ne lui connaît que trois écrits : un article de 11 pages dans *La Grande Revue* intitulé « Constantinople-Angora : Tableaux de la Turquie nouvelle » (1929) ; un article de 20 pages dans *La revue philosophique* sur le suicide (1933) ; et un article de 11 pages sur Simiand titré « Une méthode positive de science économique : les idées de M. F. Simiand ». Quant à sa thèse, dont il écrivait qu'elle était « bien avancée », nous

n'en avons pas de trace. Etait-elle en lien avec l'édition des œuvres complètes de Jaurès ?

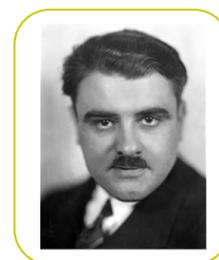
Le socialisme de Bonnafous

Influencé politiquement par Déat, il le suit à la droite du Parti. La rupture a lieu après le congrès de juillet 1933 de la SFIO. L'enjeu en est l'autonomie du groupe socialiste à l'Assemblée nationale et le vote du budget. Au-delà de celui-ci, c'est une rupture idéologique qui se joue : trois députés, Montagnon, Marquet et Déat, posent le problème du fascisme et du stalinisme comme « société intermédiaire » entre le capitalisme et le socialisme. Ils prônent l'ordre (c'est-à-dire la toute-puissance de l'Etat), s'appuient sur les classes moyennes en désarroi et le cadre national. Léon Blum se déclare « épouvanté ». Bonnafous adhère à ce mouvement, et publie les discours des trois députés entourés d'une préface et de commentaires.

Quelle solution de continuité entre la sociologie de Bonnafous et son engagement politique ?

Les traces sont à la fois rares et marquées d'ambiguïté. Sans doute son texte le plus politique est-il les *Commentaires*, au recueil *Ordre, autorité, nation*. Pour justifier son engagement, il écrit que « la plupart des hommes, sans distinction de classe, appellent un ordre » et se justifie par le recours à un concept durkheimien : « Ils ont besoin de l'aide de la conscience collective ». Un peu plus loin, il s'appuie pendant quatre pages sur Simiand pour justifier le « cadre national ». Cela dit, c'est davantage à son aîné Déat qu'il faut se référer pour constater le recours à la sociologie pour justifier un tel engagement politique. A suivre donc...

Jean Ferrette



PORTRAIT

P

Philippe Besnard (1942-2003), originaire de Niort, a entamé des études de philosophie à la Sorbonne en 1961, « montant » aussi à Paris pour lancer sa carrière de contrebassiste de jazz. Il y est marqué par le cours d'Aron et les « travaux pratiques » assurés par Passeron. Licencié en philosophie (1963), en sociologie (1966) il est aussi diplômé de l'IEP de Paris (1965). Il entre au CNRS en 1982 (nommé DR en 1985), au GEMAS, laboratoire qui abrite des chercheurs avec lesquels il avait noué des liens d'amitié en arpentant les couloirs de la MSH, et parce qu'il apprécie le « libéralisme en matière de recherches » qu'offrent Boudon et Bourricaud. Il sera ensuite directeur de L'Observatoire Sociologique du Changement (1994-2003), laboratoire CNRS de Sciences-Po, et de la *Revue Française de Sociologie* (1998-2003).

Son intérêt pour l'histoire de la sociologie commence lors de ses études à Sciences-Po, quand il est recruté comme « chargé de travaux bibliographiques » au Service d'Échange d'Informations Scientifiques » créé à la Maison des Sciences de l'Homme. Dans son programme figurent des études sur les concepts. C'est à cette occasion qu'il accumule le matériau qui donnera naissance à sa thèse d'Etat sur l'anomie

soutenue avec Dampierre. En 1970, encouragé par Mendras, il a d'abord soutenu une thèse de 3^e cycle à Paris X, consacrée au débat post wébérien sur les relations entre protestantisme et

capitalisme (d'où est issu le livre intitulé : *Protestantisme et capitalisme, la controverse post-wébérienne*, 1970). Alors qu'il travaille à son livre sur l'anomie (*L'anomie*, ses

Philippe BESNARD (1942-2003)

Historien de la sociologie

usages et ses fonctions dans la discipline sociologique depuis Durkheim, 1987), il constate dans la pensée de Durkheim, alors réputée simple selon lui, « un mélange de rigueur intellectuelle et d'inconséquences », en particulier dans *Le Suicide*, qui montre à ses yeux la complexité d'une pensée, qu'il cherche à comprendre. Constatant par ailleurs l'intérêt de chercheurs disséminés de par le monde pour la pensée de Durkheim, il crée le Groupe d'études durkheimiennes (1975) doté du bulletin d'information *Études Durkheimiennes*, afin d'organiser ce foisonnement d'études, d'accumuler les documents inédits, et de mettre en contact les durkheimologues (Karady, Filloux, Lacroix en France ; Lukes, Clark aux Etats-Unis ; Pickering, Watts-Miller en Grande Bretagne) et d'histoire de la sociologie en général. Après l'arrêt du soutien de la MSH, le bulletin émigre aux Etats-Unis, où, sous la direction de Robert A. Jones (Université d'Illinois) devient *Études Durkheimiennes / Durkheimian Studies*, publication bilingue, de 1989 à 1994, avant d'émigrer au British Centre for Durkheimian Studies d'Oxford, qui l'édite encore. Les traces les plus notables de l'activité de « rassembleur » de Besnard sont sans doute les numéros spéciaux de la *Revue française de sociologie* (6 numéros de 1979 à 1992) édités sous direction, et consacrés à l'histoire de la sociologie française.

L'étude de Durkheim et son équipe lui semble une entrée analytique privilégiée pour une histoire des

sciences sociales, à la fois interne et externe, attentive au texte comme au contexte. Elle le fait pencher du côté d'une c o n c e p t i o n



« nomologique » et « positiviste » de la sociologie appuyée sur une assise statistique. En effet, seule la statistique permet à ses yeux d'établir des résultats solides et falsifiables. C'est cette conviction qui le fait louer les « intuitions intéressantes » de Bourdieu, mais douter de la solidité de ses résultats. D'où son investissement dans une recherche sur le choix des prénoms, devenu un best-seller une fois publiée (*Un prénom pour toujours : la cote des prénoms, hier, aujourd'hui et demain*, 1986, puis mise à jour annuellement jusqu'en 2009), choix qu'il perçoit comme un phénomène de diffusion à tendance cyclique, où les choix individuels additionnés forment un « goût collectif », une réalité sociale sui generis.

Derrière un masque de « méchant » qui ne mâchait pas ses mots, et qui reflétait aussi une exigence et une rigueur qui ne toléreraient pas la médiocrité (quelques communicants qu'il a malmenés en colloque doivent encore s'en souvenir), Philippe Besnard dissimulait un caractère sensible et « affectif », un « patron » aimable et attentif à aider les étudiants à trouver leur voie. Si l'histoire de la sociologie en France est aujourd'hui ce qu'elle est, c'est à lui qu'on le doit.

Jean-Christophe Marcel

Ce texte s'appuie sur l'interview « *En suivant ma pente* », *Revue européenne des sciences sociales*, tome XLII, 2004, n° 129, pp. 385-401. Nous y avons puisé les expressions de Besnard entre guillemets.



1987



1979



1979